

réponde à un des cris de notre époque : Réparation ! Réparation ! Elle trouvera un accueil spécial et comme un écho dans les personnes sérieusement chrétiennes et pieuses."

Cet accueil a été fait, cet écho a eu lieu, et c'est pourquoi je remercie la Providence de m'avoir inspiré un jour la pensée de m'arrêter à Nocera ; je remercie également la bien digne Supérieure du couvent de Saint-Jean-Baptiste de cette ville, de m'avoir offert un exemplaire de la *Vie de la Mère Steiner* que je ne connaissais pas encore ; le P. de Reus, de m'avoir autorisé à la traduire, et de la satisfaction qu'à plusieurs reprises il m'a témoignée au sujet de ce travail ; le P. Ramière, de l'empressement qu'il a mis à l'annoncer dans son *Messenger du Cœur de Jésus* et de la grande part qu'il a eue à sa diffusion ; l'Œuvre si bénie, et si digne de l'être, de Saint-Paul, de la publicité qu'elle a donnée à ces pages édifiantes ; et tous ceux qui m'ont écrit pour me dire leur pensée au sujet de ce récit plein de merveilles et qui m'ont poussé à le divulguer.

Je remercie en particulier et du plus profond de mon cœur le Père Général des Franciscains, le R. Père Abbé de Lérins et celui de la Trappe d'Aiguebelle. Monseigneur l'Archevêque de Colosses et Monseigneur l'Evêque de Lorette, des félicitations qu'ils m'ont adressées et des encouragements qu'ils m'ont donnés. Et comme leurs lettres, en même temps qu'elles sont un honneur pour moi, sont aussi une approbation d'une grande valeur et une puissante recommandation pour la *Vie de Marie Steiner*, je me fais un devoir de les placer à la suite de cette préface et en tête de cette histoire.

Que ce livre, revu, corrigé et augmenté d'après la seconde édition italienne et les derniers renseignements de l'auteur, porte ceux qui le liront à rentrer dans les vues de Notre-Seigneur qui nous ont été manifestées par son héroïque servante !

Qu'il les décide à prier et à se mortifier, à se sanctifier et à se perfectionner, afin de hâter par là le magnifique triomphe qui doit suivre les tristes jours que nous traversons, et ceux plus tristes encore dont nous semblons menacés !

Qui ne sent en effet et qui ne voit que les événements se précipitent de plus en plus et avec une telle force que, sans l'aide de Dieu, aucune main humaine ne sera capable de les arrêter ?

Qui ne sent et qui ne voit que le sol devient de moins en moins solide sous nos pas, que le ciel s'obscurcit de plus en plus sur nos têtes, que l'orage se forme tous les jours plus terrible, plus effrayant, et que la foudre n'attend qu'un signe du Ciel pour s'abattre sur nous et nous frapper ?

Aussi le vertige s'empare des esprits, l'épouvante monte au cœur et les âmes sont terrifiées

A l'œuvre donc !

Faisons à Dieu une sainte violence ; apaisons-le par nos prières et nos sacrifices, et obtenons de lui que, touché de notre repentir et de notre conversion, il nous regarde avec des yeux pleins de tendresse et sauve le monde en accordant la victoire à son Eglise.

Enfin plaise au Ciel que ce livre excite la compassion des âmes généreuses envers le pauvre couvent de la Mère Steiner !

Son grand désir à cette heure est, tout en profitant des leçons et des exemples qu'elle lui a laissés, de préparer et d'obtenir la Béatification et la Canonisation de cette âme héroïque qui a été et qui restera sa gloire.

Mais, je l'ai déjà observé dans la première préface et je le répète ici, l'extrême pénurie de ses ressources ne lui permet pas de supporter à lui seul les lourdes charges qu'entraînent de pareils procès.

Aussi je fais appel aux âmes pieuses, et, pour les décider à y répondre, je me plais à leur dire que cette édition, comme la précédente, se vend au profit de cette grande cause.

Et maintenant, chère histoire, bien-aimé livre, va ; et, avec la grâce de Dieu et la bénédiction de la sainte héroïne, console, encourage, éclaire, sanctifie, perfectionne les âmes qui te liront !

Augmente leur amour envers Jésus, et engage-les à contribuer à la glorification de son angélique servante !

VIENT DE PARAITRE
—
MANDEMENTS
—
Lettres Pastorales et Circulaires

DES
ÉVÊQUES DE ST-HYACINTILE
PUBLIÉS PAR
M. l'abbé A. X. BERNARD
Chanoine de Saint-Hyacinthe
VOLUME PREMIER
In-8 de 576 pages..... Prix : \$2.00

VIENT DE PARAITRE
—
MANDEMENTS
—
Lettres Pastorales et Circulaires

DES
ÉVÊQUES DE QUÉBEC
PUBLIÉS PAR
Mgr H. TÊTU et M. l'abbé C. O. GAGNON
VOLUME TROISIÈME
In-8 de 635 pages..... Prix : \$2.00
Les Tômes 1 et 2 sont en vente au même prix.

VIENT DE PARAITRE
—
JOIES ET TRISTESSES
—
DE LA MER

PAR
FAUCHER DE SAINT-MAURICE
1 beau vol. in-8 sur beau papier..... Prix : 50 cts

CHARLES ROZAN
—
LE JEUNE HOMME

LETTRES D'UN AMI
Deuxième Edition
1 vol. in-12..... Prix : 88 cts.

INTRODUCTION

Oui, mon cher Paul, je consens très volontiers à vous dire, à vous aussi, ce que j'ai sur le cœur, puisqu'il vous a plu de relever cette expression. A vous qui êtes un homme et qui pouvez tout entendre, je puis même promettre, dans l'énergique langage de Mme Pernelle, de ne pas vous mâcher ce que j'ai sur le cœur.

Aussi bien, mon ami, je n'ai dit à votre sœur qu'une partie de la vérité, celle qui la touchait plus personnellement. Vous me mettez à l'aise en m'offrant l'occasion de vous dire le reste. Avec vos vingt ans et votre grand désir de bien faire, vous êtes en excellente disposition d'esprit pour me voir examiner de près quelques-unes de nos grandes sottises, et pour rechercher avec moi, en ami des hommes et de la vérité, les moyens d'y porter remède

Dans mon enfance, les hommes, les pères de famille surtout, m'inspiraient une respectueuse admiration ; ils m'étaient apparus comme placés dans des régions supérieures. Mon cœur battait d'émotion et de crainte quand je songeais qu'un jour viendrait où moi aussi je serais un homme, un jour où j'aurais une famille à diriger, des âmes à former, et la pensée d'en être digne était ma plus constante inquiétude. Orphelin de très bonne heure, je n'avais pas vécu dans l'intimité quotidienne d'un de ces êtres qui me semblaient atteindre à la perfec-

tion, et je ne savais rien d'eux que par mes rêves. Je croyais instinctivement que les hommes étaient inaccessibles à la faiblesse, qu'aucune idée fautive ou étroite ne hantait leur esprit. Ils étaient plus grands que moi par le corps ; combien ne devaient-ils pas l'être aussi par l'intelligence et par les sentiments ! j'aurais rougi d'indignation si l'on m'avait dit alors que les hommes pouvaient être gourmands, paresseux, menteurs, tout comme les petits enfants. Jugez quelle eût été ma surprise en apprenant que ces vices, restés le patrimoine commun, étaient plus tard doublés de beaucoup d'autres.

Mes illusions se sont naturellement évanouies. Je ne puis vous dire à quel point cette première déception me fut amère. Il fallut pourtant le reconnaître, les grands, au collège, ne sont pas meilleurs que les petits, et les hommes en général ne valent pas les enfants.

Le premier homme que je vis de près et pendant longtemps, celui qui devait me permettre de vérifier l'exactitude de mes suppositions si avantageuses sur le sexe fort, était fait de manière à m'inspirer tout d'abord la pensée qu'il y avait entre lui et moi une immense distance. J'ignore s'il avait conscience de sa médiocrité, mais il semblait s'être promis de suppléer aux qualités de l'âme et de l'intelligence par une morgue, une dureté hautaine qui témoignait de son dédain pour tout ce qu'il regardait comme au-dessous de lui. Il portait un nom illustre, qui seul avait pu le tirer de la foule, et il était très convaincu, dans sa naïve importance, que la nature l'avait pétri d'un limon épuré. Peut-être s'imaginait-il aussi qu'il existe une hiérarchie des âmes, de même qu'une hiérarchie des pouvoirs. Bien mal venu celui qui aurait osé prétendre devant lui qu'il y a de belles intelligences et de nobles cœurs dans les rangs obscurs de notre société. Il avait peu d'idées, mais quand il lui en venait une mauvaise, il la soutenait avec un entêtement qui ne laissait aucun doute sur le cas qu'il en faisait.

Étant très jeune alors, j'ai pu croire un instant que tout cela était du mérite, de la valeur, de la supériorité en un mot. L'erreur ne dura guère ; je ne tardai pas à me dire en soupirant : Est-ce donc là ce que j'ai pris pour de la grandeur ? Ce n'est, à coup sûr, ni de l'esprit ni de la bonté.

Toutes mes expériences ne furent pas aussi malheureuses ; vous en avez eu la preuve dans ma lettre à votre sœur sur la simplicité ; mais, en dernière analyse, j'ai acquis la certitude que l'homme devait descendre du piédestal où ma jeune imagination s'était plu à le placer. Devenu homme moi-même, avec les infirmités de mes semblables, je ne me dissimulai point à quelle distance j'étais de mon idéal, et je me résignai, non sans quelque dépit, à rester avec mes compagnons de misère dans la sphère peu élevée où ils s'agitent.

Pour me consoler de ne pas nous trouver grands, je me suis mis à rechercher les causes principales de notre petitesse ; et c'est en m'approchant, pour m'éclairer et me rendre compte, que j'ai vu se renverser les lois de la perspective : nous ne sommes un peu grands que de loin.

Les hommes dont nous parlerons, mon cher Paul, sont ceux au milieu desquels vous êtes appelé à vivre ; on les désigne sous le nom d'hommes du monde. Ce mot ne signifie pas grand'chose, mais il répond à un usage généralement adopté. Insuffisant pour définir, il suffit pour distinguer. Nous laisserons donc de côté, comme s'ils n'existaient pas, les hommes auxquels le mot goujat convient si bien aujourd'hui, quoiqu'il n'ait pas été inventé pour eux. Le genre de tort que cette espèce fait à l'humanité nous obligerait, si nous voulions lui réserver une place, à étudier d'abord les Chinois et les singes.

Si l'homme n'a pas répondu à mes illusions d'enfant, le jeune homme, de son côté, me semble ne remplir que rarement les conditions dans lesquelles j'aimerais à le voir entrer dans le monde. Il n'est préparé ni à la vie de famille, ni à la vie sociale. Le collège lui a donné un peu d'instruction, — le moins possible, — mais on n'a rien tenté, rien voulu pour son éducation. Quelques professeurs, dans cette usine des esprits,

parlent avec autorité de l'âme, de l'avenir et des grands devoirs de la vie : leurs leçons, toujours trop rares, ne sont guère écoutées.

De mauvaises habitudes, contractées dans le commerce d'une camaraderie presque toujours féconde en résultats fâcheux ; des idées fausses sur ce qui constitue la véritable force ; le besoin de tout désigner pour ne rien respecter ; de la souffrance, de l'audace ; une confiance déplacée, parfois même de l'outrage ; une grande disposition à croire ou tout au moins à admettre que ce qui fait l'homme c'est le vice, et que les barrières qu'il faut franchir les premières, pour faire acte de virilité, sont les barrières morales : voilà de quoi se composent la plupart des jeunes gens qui, éloignés du foyer paternel, n'ont été ni guidés, ni retenus, ni élevés. Les uns ne sont pas élevés, les autres sont mal élevés, et il arrive ainsi que l'éducation n'est nulle part. C'est de cela pourtant que l'homme a surtout besoin : s'il débutait dans la vie avec une âme plus haute, la société échapperait un peu, je l'espère, à cette tendance qui, à la place de toutes choses, ne met, hélas ! que des appétits.

Vous le voyez, mon cher Paul, je me prépare à vous rudoyer un peu. J'aime mieux vous prévenir tout de suite, j'ai de grosses vérités à vous dire. Celles qui ne s'adresseront pas à vous personnellement vous mettront sur la défensive. La vue du mal n'est pas moins efficace, dit-on, que l'exemple du bien : si elle ne corrige pas toujours, elle préserve quelquefois. Il y a certaines gens, parmi les jeunes, auxquels il est absolument nécessaire de ne pas ressembler.

Se faire grotesque ou dépravé à vingt ans, c'est trop sûrement s'exposer à être odieux à soixante. Ces jeunes sauteurs de vices ou de sottises se parent de leurs défauts et sont orgueilleux de ce qui les diminue. Hypocrites à rebours, ils aspirent à la mauvaise réputation, et rappellent les gavroches qui ne s'efforcent d'être des hommes que par les vilains côtés : ces gamins gagnent souvent leur vie dès l'âge de douze ans ; mais ce n'est pas de cela qu'ils sont fiers ; ce n'est pas parce qu'ils travaillent qu'ils se croient des hommes, c'est parce qu'ils fument des bouts de cigare.

Votre programme à vous, mon cher Paul, le voici en deux mots : vous défendre énergiquement d'être un sot pendant votre jeunesse, et tâcher d'être honnête, intelligent et bon tout le reste du temps. Croyez-moi sur ma parole, comme disait lord Chesterfield, je ne vous demande rien aujourd'hui que ce que dans vingt ans d'ici vous souhaiterez très ardemment d'avoir fait.

LA
JEUNE FILLE

LETTRES D'UN AMI
PAR
CHARLES ROZAN
—
DEUXIÈME ÉDITION.

1 vol. in-12, - - - Prix, 88 cts.

I.
LA DOUCEUR.

Vous m'avez donné la parole, chère enfant, et je vous en remercie. Depuis longtemps je voulais ouvrir le feu. Vous aimez mieux, je le sais, répondre qu'interroger. Je ne vous dissimulerai pas, d'ailleurs, que je compte un peu, pour exciter votre éloquence, sur ce petit sentiment de révolte qui vous pousse très vite à l'indignation.

Nous débiterons, si vous le voulez bien, par la question de savoir quels sont les charmes qui servent le mieux à parer une jeune fille. Dans mon sentiment, ils sont au nombre de quatre : la douceur, la simplicité, la modestie et la bonne grâce. Les mots ne riment ni pour les yeux ni pour l'oreille, mais les quali-